



HAL
open science

Le Néo-colonialisme en question dans le roman français et francophone contemporain ou le décentrement comme promesse ?

Annick Gendre

► To cite this version:

Annick Gendre. Le Néo-colonialisme en question dans le roman français et francophone contemporain ou le décentrement comme promesse ?. Thème de la Journée d'Etudes : Littératures francophones : enjeux et limites, May 2004, Paris, France. hal-00178110

HAL Id: hal-00178110

<https://hal.science/hal-00178110>

Submitted on 10 Oct 2007

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Communication d'Annick Gendre pour la Journée d'Études de l'ACLF, Sorbonne, Paris IV,
29 mai 2004 : *Le Néo-colonialisme en question dans le roman français et francophone contemporain ou le décentrement comme promesse ?*

« Mais à traduire la mémoire de ce qui précisément n'a pas eu lieu, de ce qui, ayant été (l')interdit, a dû néanmoins laisser une trace, un spectre, le corps fantomatique, le membre-fantôme — sensible, douloureux, mais à peine lisible — de traces, de marques, de cicatrices. Comme s'il s'agissait de produire, en l'avouant, la vérité de ce qui n'avait jamais eu lieu. Qu'est-ce alors que cet aveu ? et la faute immémoriale ou le défaut originaire depuis lesquels il faut écrire ? » *Le Monolinguisme de l'autre*, Jacques Derrida¹.

La première difficulté que rencontre le chercheur qui s'intéresse à la notion de *néo-colonialisme* réside dans sa définition. Qu'est-ce que le néo-colonialisme ? Le terme est apparu dans les années 1960, simultanément à la mise en œuvre de la décolonisation et à la fin de la colonisation, pour désigner une forme d'ingérence économique imposée à une ancienne colonie. Ses acceptions premières connaissent pour seul contexte la relation coloniale. Les résistances qu'il oppose aux tentatives de définition, ainsi que l'extension de son champ d'application hors de tout contexte colonial nous invitent à l'appréhender comme un réseau d'enjeux. Ceci s'explique partiellement par le fait que le néo-colonialisme, à la différence du « colonialisme classique », présente un vide doctrinal, n'est soutenu par aucune idéologie. Ce réseau d'enjeux apparaît dès les articles sartriens recueillis dans *Situations V, Colonialisme et néo-colonialisme*. En effet, le philosophe tend à le dénoncer comme une mystification. Il en veut pour preuve la « mystification réformiste » qui affecte les relations algéro-françaises et « l'exploitation double » qui trouve en « l'Armée nationale » congolaise un instrument efficace pour mettre en œuvre cette ingérence. Depuis les années 1980, en l'absence de toute référence coloniale, le terme n'a rien perdu de sa fortune et continue plus que jamais à manifester un réseau d'enjeux.

Force est de constater que toute entreprise, tout geste vers l'Autre, quel que soit ce qui les justifie (économie, solidarité, idéologie, échange culturel, ...) se voit tôt ou tard suspectée de néo-colonialisme, par les détracteurs libéraux et radicaux respectivement, en Occident, mais également au sein-même des Etats qui en sont ou qui en seraient les

¹ Jacques Derrida, *Le Monolinguisme de l'autre*, p. 118. Cet extrait proposé en épigraphe, en raison des liens entre la mémoire et « (l')interdit », entre le « défaut originaire » et l'écriture qu'il questionne, rend compte de la réflexion d'ensemble, en cours, dans laquelle s'inscrit cette communication qui interroge les paramètres critiques de récits de fiction qualifiés de « néo-colonialistes ».

destinataires. Synonyme d'une ingérence déguisée, il témoigne d'un penser l'Autre présidé par la dialectique du pouvoir. Parallèlement, et également de part et d'autre, il devient le signe de la logique de la responsabilité occidentale à l'égard de ses anciennes colonies qui suppose implicitement l'abandon de la souveraineté pour laquelle on s'était tant battu. A la fin de son essai *Le Sanglot de l'Homme Blanc, Tiers-Monde, culpabilité, haine de soi*, Pascal Bruckner attire l'attention sur cette instrumentalisation du passé colonial :

Puisque l'Europe n'a quitté ses possessions [ironise-t-il] que pour mieux y rester, c'est à elle d'assumer les fautes et les erreurs qui s'y commettent. Merveilleux court-circuit : à nouveau le présent n'est qu'un duplicata du passé, et l'antique imprécation peut se donner libre-court : torture-t-on dans les prisons d'Iran, de Syrie, d'Algérie ? C'est que leurs policiers « sont les élèves de nos flics » (Claude Bourdet).

La défection délibérée du pouvoir-répondre est autorisée à cause de l'interventionnisme néo-colonial. *In cauda venenum*. Le néo-colonialisme, a-concept par excellence, coïncide avec une vacance de la souveraineté et de l'exercice du pouvoir (-répondre). Dès lors, il signale cette vacance provisoire.

Dans son essai *L'image du Tiers – Monde dans le roman français contemporain*, Jean – Marc Moura explore les représentations du « tiers-monde » dans la production littéraire romanesque du dernier quart du vingtième siècle. Sa démarche se justifie de la socio-sémiotique. Il tente d'établir comment ces représentations reflètent le clivage idéologique libéral – radical. La bipolarisation qui préside à sa réflexion, appliquée au néo-colonialisme, se démarque des appréhensions qui tendent à l'envisager comme un réseau d'enjeux.

Après un rapide commentaire du corpus, nous nous intéresserons à la place accordée à la problématique de l'identité et à la littérarité de l'autre. C'est au travers de ces deux derniers aspects que nous observerons l'œuvre réunionnaise de Jean Lods sur laquelle a pesé récemment le soupçon néocolonialiste.

I. Jean-Marc Moura : les gageures d'un corpus

Obéissant à une démarche historique, Jean-Marc Moura regroupe un certain nombre de romans dans la catégorie à dominante radicale, « Accusations de l'Occident »², sous le titre « romans du Néo-colonialisme ». Les deux tendances que Jean-Marc Moura retient comme caractéristiques de l'idéologie radicale sont « le tiers-mondisme, orienté vers l'apocalypse révolutionnaire » et « un discours culpabilisant, qui souligne la responsabilité

² Jean-Marc Moura, *L'Image du Tiers-Monde dans le roman français contemporain*, page 181.

occidentale dans le sous-développement». D'un côté le soulèvement, de l'autre la culpabilisation. C'est moins un contenu idéologique ou un programme qu'une recherche d'effets qui définit ces deux perspectives. Le critique se charge d'en repérer les manifestations dans sept romans de six auteurs différents.

Leur publication respective circonscrit la période du néo-colonialisme sur quinze années, de 1964 à 1980. Le témoignage de la « misère importée » par l'Occident justifie l'inscription des trois premiers auteurs dans cette catégorie : *L'Anti-voyage* (Mercure de France, 1974) et *Le Diable vert* (idem, 1975), de Muriel Cerf ; *L'Inde des grands chemins* (Gallimard, 1971) de Jack Thieuloy et *C'était le Pérou* (Jean-Claude Lattès, 1980), de Patrick Cauvin. Trois romans se distinguent de ces récits de voyage en dénonçant « la responsabilité écrasante de l'Occident et des tenants du néo-colonialisme dans la destruction des mœurs autochtones ». Ce sont *Fin de siècle* (Albin Michel, 1980), de Jean Edern-Hallier, *L'Etat sauvage* (Albin Michel, 1964), de Georges Conchon et *Petits Blancs, vous serez tous mangés* (Seuil, 1970), de Jean Chatenet. Nous conservons l'ordre dans lequel Jean-Marc Moura évoque ces récits pour la première fois. Ainsi posé, le corpus réunit des récits de facture et de qualité fort différentes de par leur style, et qui traversent divers espaces géographiques et culturels. Afin de ne pas trop alourdir notre propos, nous n'évoquerons pas les récits de Patrick Cauvin et de Jean Chatenet.

La démarche de Jean-Marc Moura emprunte ses critères aux champs socio-politiques et historiques. Son œil critique observe successivement les manifestations de « la pauvreté initiale du tiers monde », « l'intrusion du modernisme occidental », « le clivage » ville-campagne, le tourisme comme « forme mineure » de l'exploitation, « les relations professionnelles », les instances du pouvoir partagées entre tradition et occidentalisation, et enfin « l'action destructrice du Centre occidental ». Remarquons que ce dernier critère emprunte une terminologie à ce qu'il entend dénoncer. Pour ce qui est des « relations internationales » et des formes que peut prendre la domination occidentale dans les œuvres choisies, ce sont des « romans du tiers-mondisme », étudiés dans un autre chapitre, et non ceux cités ci-dessus, qui les illustrent.

Le roman de Georges Conchon dénoncerait l'exploitation des ressources du pays. Or, le récit nous semble indiquer explicitement et notamment dès ces premières pages, dans l'évocation emblématique des chèvres faméliques, l'absence de ressources nationales. La richesse des métropolitains de Fort-Jacul repose sur le très faible coût de la vie au Burundi, ce qui leur permet par l'importation d'accéder à un train de vie qu'il ne pourrait avoir en Europe.

Envisagé comme une dénonciation de la responsabilité de l'Occident dans la déstabilisation de la région, le roman de Jean-Edern Hallier suscite cette réserve de Moura : « l'après-guerre du Vietnam est surtout [nous soulignons] évoqué ». La rencontre que le narrateur de *Fin de siècle* fait du Vietnam des années 1980 l'entraîne de la capitale au grand fleuve du Mékong, jusqu'à la zone frontière entre la Thaïlande et le Cambodge (village d'Aranya Prathet) dans laquelle l'archéologue accompagne Lisa, mandatée par la Croix Rouge Internationale. Comme chacun sait, la paupérisation de cette zone de l'Asie est la conséquence de trois guerres successives. Le roman ne fait pas le procès des responsabilités, mais semble plutôt s'interroger sur le caractère *sisyphéen* des aides humanitaires. Les ambivalences qui caractérisent le personnage de Lisa traversent toute l'œuvre et rendent compte de cette exploration : son sadomasochisme sexuel et sa coprophagie rejoue insatiablement, sur la scène intime, la vacuité.

Le Décentrement à l'œuvre

Les œuvres citées ne sont pas envisagées dans une dynamique, comme autant d'étapes dans un processus plus vaste de représentation de Soi et de l'Autre. En témoignent les récits de Georges Conchon et de Jean-Edern Hallier, jugés comme « les plus radicaux ».

Le récit en focalisation externe de Georges Conchon, *L'Etat sauvage*, est écrit dans un style qui cultive les effets d'oralité. Mandaté par l'UNESCO, Avit, le personnage principal, atterrit au Burundi, fort de la Négritude idéale et de l'anticolonialisme conventionnel cultivés à Saint-Germain-des-Prés. Les raisons professionnelles de sa présence au Burundi se voient subitement supplantées par cette mission autant locale que tacite : permettre aux Noirs et aux Blancs de recouvrer leurs dignités respectivement mises en cause par le couple mixte que forment Laurence, la femme d'Avit, et Patrice Doumbé, depuis un an. La diégèse n'a de cesse de mettre à mal la frontière qui soutient les clivages confortables « Nord-Sud », barbarie-civilisation, modernité-tradition, ...

Comme l'indique Jean-Marc Moura, *Fin de siècle* s'ouvre sur la collision à l'aéroport d'un DC 10 affrété par l'UNICEF avec un Jumbo jet. Le critique se limite à la scène de l'accident proprement dit, qu'il commente ainsi : « Les entreprises humanitaires se croisent et s'annulent sans apporter de remède à l'inacceptable souffrance de millions d'Asiatiques ». L'événement singulier prend dans l'interprétation de Jean-Marc Moura une dimension emblématique. La modalisation fréquente de son analyse des textes (ici, l'adjectif à connotation subjective « inacceptable ») montre ce que sa classification doit à sa réception

en tant que lecteur. Que penser de son interprétation du texte qui envisage celui-ci comme « un exemple superlatif » de la « dilapidation des fonds des organismes d'aide au développement », quand la fiction romanesque se situe bien au-delà de ce genre de calculs ! Ellipse est faite sur l'incidence de l'accident dans la vie-même de Pierre Falch'un. En effet, Barthes, son ancien professeur, l'accueille en lui présentant ses condoléances. Dans l'un des deux avions se trouvait son frère, grand reporter. Désormais, il lui reste pour toute famille son frère jumeau, Jean, trisomique, éternellement jeune et replié sur son monde. Les survivants de la famille, Pierre et Jean, revisitent la fratrie littéraire créée par Maupassant. L'appréhension de l'Autre vietnamien se réalise par ce *Soi* duplicité.

Si l'on envisage les collectivités en présence dans les romans (Orient-Occident, Etats, ethnies, corporations, familles, ...), le critère de la responsabilisation de l'Occident fait apparaître une nouvelle cécité. L'accusation de l'Occident sur laquelle repose la catégorie « Romans du Néo-colonialisme » est aussi discutable dans le récit d'Edern Hallier que dans celui de Conchon. Ces romans restent d'autant plus intéressants qu'ils ne tombent pas dans le piège de l'ethnocentrisme qui consiste à ne percevoir en l'Autre que les conséquences de ses actes à soi. Quant à la candeur de la narratrice de *L'Anti-voyage* face à l'étrangeté de l'Inde, elle ne peut être appréhendée comme « accusation de l'Occident » qu'à la seule condition d'amalgamer le contenu textuel avec la réflexion qu'il peut inspirer au lecteur. Comme *Le Diable vert*, *L'Anti-voyage* ne donne à lire aucun procès de l'Occident au nom d'une idéologie libérale ou radicale. Autre voyage en Inde, *L'Inde des Grands chemins* de Jack Thieuloy. Soucieux de corroborer son analyse, Jean-Marc Moura évoque « la fascination pour le « modèle » occidental » comme rendant compte de l'accusation de l'Occident. Il ne relève pas le terme de « caste » qu'il cite pourtant et n'entend ni la hiérarchie de la société traditionnelle indienne ni celle importée par l'ancienne colonisation et attendue par « l'homme de la rue » qu'indique l'auteur quelques lignes plus loin :

[...] l'on s'obstine à me mépriser parce que le « sahab », le « boss », comme on se croit tenu de m'appeler, lave son linge de ses propres mains ou accomplit des besognes sordides qu'un boy devrait logiquement accomplir à ma place.³

L'occidental, étranger en terre étrangère, se voit confronté à l'image de soi en tant qu'autre. En se heurtant au spectre de l'*imago* de l'Homme Blanc, le voyageur fait l'épreuve forcée du décentrement. Ainsi la mise en cause de l'occident passe-t-elle par celle de l'*imago* de l'Homme Blanc. Une analyse socio-sémiotique doit pouvoir rendre compte d'une telle dialectique.

³ Jack Thieuloy, *L'Inde des Grands Chemins*, p. 56.

L'analyse de Jean-Marc Moura semble oublier l'un des apports précieux de l'œuvre littéraire : elle rend compte d'une relation à l'autre dans un faisceau complexe de significations. La mise en abîme à l'infini de l'inversion des rôles lors de l'émeute carnavalesque de *L'Etat sauvage*, l'oxymore asiatique du salut meurtrier dans *Fin de siècle* annoncé dès l'épigraphe, la tentation du *fading* du sujet dans la fascination indienne sont autant de motifs sur lesquels repose la représentation de l'Autre.

La Mise en scène de l'indicible de l'Autre occultée :

La dernière partie de l'étude de Jean-Marc Moura, intitulée « Littérature et imaginaire social », se donne pour objet l'imagologie littéraire. Le critique réserve à « l'écriture utopique » l'expression de l'indicible de l'Autre. Or, la mise en scène de celui-ci est fort présente dans les œuvres qui nous intéressent et qui ne relèvent en rien d'une écriture utopique.

Dans le roman d'Edern Hallier, le dire de l'horreur du Vietnam après-guerre en passe toujours par la convocation de l'enfance bretonne de Jean Falchu'un, riche des codes familiaux hérités de l'aristocratie déchue et des légendes celtiques. Le *mythos* de l'enfance compense ou creuse l'indicible du présent, de l'autre absolu que représente le Vietnam dévasté. Il ne peut que perdre la partie face à cet être collectif qu'est le Vietnamien et qui ressortit autant à la culture vietnamienne qu'à l'Histoire. L'alternance structurelle entre Veuzit et l'Asie du sud-est a une fonction dans le tissu narratif.

Pour ce qui est de la phrase de Jack Thieuloy, de sa description énumérative, elles s'efforcent de repousser cet indicible. Mais le narrateur ne cache pas sa déception :

Le déballage d'adjectifs et de phrases-*katiouchas*, quand on parle de l'Inde, ça devrait suffire. Mais non. Sous les tropiques végétaux et sculpturaux, la grammaire française, c'est un squelette, un violon sans cordes. ⁴.

Dans l'indicible de l'Autre se livre la confrontation de l'artisan avec son matériau. Les « phrases-*katiouchas* » qui ponctuent les récits de Muriel Cerf se combinent avec la comparaison incessante à l'Europe connue. Le récit exhibe l'évocation lacunaire parce que parcellaire de l'Autre. Cet Autre se trouve à la fois partout et nulle part.

Enfin, la particularité de l'« état sauvage » réside dans la vacance identitaire qui l'autorise et à laquelle il donne libre cours. Ait, le narrateur de Conchon, est gagné, à la fin du roman, par la stupeur et le mutisme devant cette altérité informe et monstrueuse que forment les anciens acteurs de la colonisation. Le personnage demeure l'« extra-terrestre ».

⁴ *Ibidem*, Chapitre « Madras », page 185.

Il est exclu autant qu'il s'exclut de ce monde. Etranger à *demeure* parmi ses compatriotes comme parmi les Africains dont l'étrangeté reste pour lui irréductible.

Synthèse :

Comme nous l'avons remarqué, la démarche de Jean-Marc Moura ne cache pas ses propres limites. Il importait de dégager les gageures du corpus donné.

Ainsi la réflexion proposée semble-t-elle renfermer une double lacune que l'on peut saisir comme une invitation à la réflexion :

1. Elle réside tout d'abord dans le décentrement à l'œuvre dans ces récits de la fin du 20^{ème} siècle qui envisagent l'espace du tiers-monde comme vecteur possible de la problématique identitaire telle qu'elle peut se présenter à la post-modernité occidentale.

2. D'autre part, le dépassement du critère de la responsabilisation de l'occident n'est pas considéré, bien que présent, dans ces récits.

Les mises en scène de l'indicible de l'autre manifestent la recherche de la langue de ce « soi-en-tant-qu'autre ». Là réside peut-être l'enjeu littéraire de ces textes « du Néo-colonialisme ».

II. L'œuvre de Jean Lods : la décadence néo-coloniale au seuil d'une construction identitaire :

Jean Lods a composé sept romans entre 1971 et 1996. Son écriture, poétique, associe la représentation et le symbolisme. Certains motifs qu'elle revisite et les références intertextuelles qui la traversent permettent de qualifier cette œuvre romanesque de « transculturelle ». Cinq de ses romans commémorent l'île de la Réunion des années 1950, en n'ayant de cesse de dépasser les contingences insulaires. L'auteur a grandi dans le milieu des grands blancs, propriétaires terriens d'origine française, implantés dans l'ancienne colonie depuis plus d'un siècle. Nul n'ignore que leurs familles se sont enrichies grâce à l'esclavage. Jean Lods est arrivé à la Réunion à peine âgé d'un an, avec sa mère, professeur de mathématiques. Bien que de confession protestante, celle-ci a trouvé rapidement protection auprès de la puissante famille Payet, catholique pratiquante comme la majeure partie des grands blancs. Au regard de ces données biographiques, on ne peut s'étonner de la description de ce milieu à la fois précise et partielle que donne l'écrivain.

En quoi est-ce une œuvre susceptible d'être qualifiée de « néo-colonialiste » ? Département depuis 1948, l'île n'est pas remise de son passé colonial. Si les commémorations de l'esclavage se multiplient, la colonisation trouve encore difficilement

sa place dans la mémoire collective. La nouvelle ingérence de la métropole dans l'économie et la société de son département tend à faire écran avec une appréhension non passionnelle de cette partie de l'histoire commune. Alors que les intellectuels réunionnais se montrent partagés (certains n'hésitent pas à voir en Jean Lods l'un des chantres de l'île des Mascareignes, tandis que d'autres avouent leur difficulté à mentionner ses romans dans leurs travaux), certains lecteurs se disent « gênés » à l'égard de ses romans. Ainsi l'œuvre pose-t-elle problème. C'est à cette « gêne » que nous souhaiterions apporter des éléments de réponse.

La mémoire à l'œuvre :

Cet embarras semble tout d'abord naître de la confusion, probablement favorisée par le contexte passionnel, d'une nostalgie de l'enfance avec un regret de l'ère coloniale. Pourtant ni l'une ni l'autre ne sont présents dans l'œuvre lodsienne. L'enfance s'impose dans le tissu narratif sous forme de *rushes* qui résistent au montage de l'écriture, du langage et donc à la construction du sujet. L'indocilité de la mémoire suscite de nombreuses pauses narratives. Le seul pouvoir qu'elle laisse au sujet réside dans l'articulation des séquences mémorielles. Mais il arrive que le narrateur refuse de mettre en scène ces « *rushes* » :

Là je ne veux pas reconstruire le récit, rembobiner patiemment son fil. Je laisse les images, les quelques images encore présentes, se reconstituer, se succéder sans lien de continuité entre elles, sans plus me rappeler si elles viennent de cette fois-là ou des suivantes : [...].⁵

Le sujet lodsien relate sa reconstruction en cours au travers de cette tension permanente du contrôle / non-contrôle de la mémoire. L'écriture de l'auteur est cette tension à l'œuvre. Le rapport fidèle d'une réalité vécue importe moins que ces épiphanies lacunaires qui s'imposent tout en se refusant, et appellent le Verbe.

Il semble que ce soit pour cela que l'aventure mémorielle s'attarde et pose un regard tendre sur les jeux parfois cruels de l'enfance, comme les jeux de guerre :

Là commençait le pays des guerriers géants dont les branches et les troncs posaient sur nous une ombre redoutable. Je défiai en duel les plus effrayants d'entre eux et les laissai derrière moi, avec les larges blessures que j'avais ouvertes dans leur écorce et par où s'écoulait leur sang de résine sombre.⁶

Ou encore les jeux de rôles grâce aux amulettes (*La Morte saison*). Pas plus qu'elle ne cache les mimétismes du petit garçon du monde adulte qui l'entoure. L'enfant caricature le maître

⁵ Jean Lods, *Le Bleu des viraux*, p. 113.

⁶ Jean Lods, *La Morte saison*, p. 21.

de maison fier d'exhiber son opulence et qui ne cache pas sa nostalgie de la Traite. Cette imitation de l'enfant est empreinte de fascination et de répulsion. L'esclavagisme et le colonialisme hantent la mémoire familiale. Les déclinaisons mimétiques de l'enfant conservent le contrôle sur la réalité présente du jeu qui offre un reflet spéculaire euphorique à la remembrance dysphorique.

La Part du passé néo-colonial :

Le regret de la colonisation n'est que le fait de personnages, objets d'une caricature certaine et représentants des grands blancs des années 1950. La prise en charge de leurs propos par le narrateur ne se fait pas sans ironie. Ainsi en est-il du maître de maison caricaturé par l'enfant, mais également de l'évocation du changement des titres de l'administration officielle, survenu avec la décolonisation : « [...] du préfet pour la patrie — autrefois c'eût été le gouverneur et cela vous eût eu une autre allure mais il faut bien faire avec ce que l'on a —, [...] » (p. 120, *BDV*).

Le patriotisme des grands blancs n'est pas partagé par Yann Toulec, le narrateur-personnage. On ne peut prêter à l'écrivain une quelconque adhésion au mode de penser et de vie, suspendu au passé colonial, à la couleur française, du personnage de la Veuve Toulec qui hante l'enfance de Yann et que le narrateur campe en la dotant de l'ambivalence de la figure légendaire de Grand'mère Calle. Cette créolisation de ce personnage emblématique du cercle des grands blancs annonce, peut-être timidement, une appréhension de l'histoire de l'île non manichéenne. De plus, la dénonciation récurrente du mensonge permanent et des humiliations étouffées, dans l'enfance des narrateurs lodsisiens, permet de douter du bien fondé du soupçon « néo-colonialiste ».

Il reste l'ombre de l'usine de Quartier Français. L'enjeu de Quartier Français est probablement à l'origine de l'embarras de certains lecteurs de Jean Lods, — cet enjeu est spécifiquement politique et réside dans le fait que « l'affaire Quartier Français » fut une affaire de ne pas en avoir été une. En effet, les événements de 1955 mettaient en cause le statut de l'île. La mobilisation populaire qui a sauvé l'usine de la faillite a reposé sur le projet de l'indépendance de l'île, — projet à l'origine de la création du Parti Communiste Réunionnais et progressivement écarté depuis. Le père du narrateur dans *Le Bleu des vitraux*, René Toulec, en est l'un des directeurs. L'enfance convoquée se situant dans les années 1950, le lecteur averti ne peut manquer d'opérer le rapprochement entre le personnage de papier et, l'ancien dirigeant réel de l'usine, René Payet. Si Jean Lods se confie volontiers sur

celle que « tout le monde appelait « Maman Pitié » », montre ses dédicaces de livres qu'il a conservées, s'ouvre sur les filles Payet, il reste fort discret sur le « patriarche ». L'usine appartient à l'histoire contemporaine de l'île. Une fiction qui se donne ne serait-ce que partiellement la ville de Saint-Denis dans les années 1950 pour théâtre ne peut passer sous silence l'existence de cette usine qui faisait vivre une grande partie de la population du chef-lieu et qui était au centre de l'actualité locale. Pour ce qui est de l'auteur qui a vécu aux côtés de cette famille dans ces années-là, le mutisme quant à l'usine aurait été une révision, voire une négation, de l'Histoire de l'île et de son histoire personnelle. Comme il semble en être de sa vie, ses romans ne connaissent que les coulisses domestiques et familiales des Payet. Il faut donc nuancer et relativiser la valeur de témoignage de ses romans qui ne sont pas historiques. Ceci permet de mesurer à quel point il importe, d'une part, d'appréhender la question du « néo-colonialisme » en tenant compte des particularités des espaces soumis à l'étude, mais également combien il est pertinent de restreindre ce terme, défini comme réseau d'enjeux, à des territoires ayant un passé commun marqué par la colonisation. Seul ce contexte historique permet d'apprécier toutes les déterminations sémantiques de ce lexème.

En dépit de la fenêtre ouverte sur l'univers des grands blancs, les romans de Jean Lods ne se prononcent pas sur le débat du statut de l'île. Ils explorent des constructions identitaires à partir d'une mémoire lacunaire. Chacune croise l'histoire personnelle de l'auteur, sans en être un calque parfait, ce dont témoignent les variantes qu'apporte chaque roman.

L'ensemble de l'œuvre de Jean Lods donne à lire une exploration du décentrement, de la construction-déconstruction du *Soi-en-tant-qu'autre*, — exploration marquée par la finitude. Les romans de Jean Lods sont autant de parcours qui ouvrent pour pouvoir ou tenter de refermer le passé. C'est que selon le narrateur du *Bleu des vitraux*: « [...] la mémoire ne témoigne pas avec franchise du passé, mais y opère une sélection qui justifie et explique le présent ». ⁷ Adressés aux insulaires comme aux métropolitains, les romans de Jean Lods constituent autant d'invitations, qui sait ? d'accompagnements, pour appréhender ensemble et dans sa globalité, le passé commun.

⁷ Jean Lods, *Le Bleu des vitraux*, p. 109.

Conclusion

L'étude de Jean-Marc Moura fait du néo-colonialisme une toile de fond plus ou moins présente dans les œuvres qu'il envisage. L'œuvre de Jean Lods met en scène le milieu néo-colonialiste dans lequel il a grandi enfant et dont il rend compte au travers de son regard d'enfant. La représentation des grands blancs croise la candeur passée et la conscience de l'exilé. Le sujet se construit dans cet entre-deux espaces / temps.

L'exil, dans cette œuvre réunionnaise, est autant spatial que temporel, avec cette particularité que le pôle temporel du passé colonial ne trouve plus de référence dans la réalité présente que vivent les narrateurs. Le Dire du *Soi-en-tant-qu'autre* se crée dans cette vacance empreinte de cette finitude.

La perspective historique recourant à la socio-sémiotique se doit d'ouvrir ses grilles à la littérarité des écritures. Pour ce faire, il importe de dégager le réseau d'enjeux du néo-colonialisme propres aux aires étudiées et de le confronter selon une démarche dialectique appelée par les textes. Une telle analyse permettrait d'apprécier, pour ce qui est de l'œuvre lodsienne, l'enjeu néo-colonialiste dans lequel elle se voit inscrite par quelques uns de ces lecteurs, le rôle qu'on lui prête dans son aire de réception et ce qui se joue dans sa lecture.

Bibliographie critique

- BRUCKNER (Pascal), *Le Sanglot de l'homme blanc*, Paris : Seuil (Points) 2002, 317 p.
DERRIDA (Jacques), *De L'hospitalité*, Paris : Calmann-Lévy 1997, 144 p.
FANON (Franz), *Peau noire masques blancs*, Paris : Seuil (Points Essai) 1975, 192 p.
MAALOUF (Amin), *Les Identités meurtrières*, Paris : Grasset (Livre de Poche) 2002, 192 p.
MANNONI (Octave), *Psychologie de la colonisation, Prospero et Caliban*, Paris : Seuil 1950, 232 p.
Prospero et Caliban, psychologie de la colonisation, Editions Universitaires (Les Jeux de l'inconscient) 1984, 220 p.
MEMMI (Albert), *Portrait du colonisé, Portrait du colonisateur*, Paris : Gallimard (Folio Actuel) 1^{ère} édition 1966, 175 p.
MOURA (Jean-Marc), *L'Image du tiers monde dans le roman français contemporain*, Paris : P.U.F. (Ecriture) 1992, 320 p.
Exotisme et lettres francophones, Paris : PUF 2003, 224 p.
SARTRE (Jean-Paul), *Situations, V, colonialisme et néo-colonialisme*, Paris : Gallimard 1964, 255 p.

Romans évoqués

- CERF (Muriel), *L'Antivoyage*, Paris : J'ai Lu 1995, 252 p.
CONCHON (Georges), *L'Etat sauvage*, Paris : Albin Michel 1978, 267 p.
HALLIER (Jean-Edern), *Fin de siècle*, Paris : Albin Michel 1980, 293 p.
LODS (Jean), *La Morte saison*, Paris : Gallimard 1980, 240 p.
Le Bleu des vitraux, Paris : Gallimard 1987, 202 p.
THIEULOY (Jack), *L'Inde des grands chemins*, Paris : Gallimard 1971, 355 p.